

Notes sur l'histoire de la littérature turque des Tanzimat (1839) à la « révolution des lettres » (1928)

Laurent MIGNON

Faculty of Oriental Studies, University of Oxford

Une affaire d'alphabets

L'article 18 de la Constitution ottomane du 23 décembre 1876 stipule que « l'admission aux fonctions publiques a pour condition la connaissance du turc, qui est la langue officielle de l'État¹ ». Ainsi donc la reconnaissance de la langue turque comme langue officielle de l'État ottoman semble s'être faite un peu comme une arrière-pensée, enfouie dans les profondeurs du texte constitutionnel. Pourtant, les conséquences de ce changement furent significatives : non seulement il fallait désormais connaître le turc pour accéder aux fonctions publiques, mais toutes les délibérations au Sénat et à la Chambre des députés devaient désormais être faites en langue turque (article 57). En outre, après l'expiration d'une période de quatre ans, « savoir lire le turc et, autant que possible, écrire dans cette langue » allait devenir un critère à l'éligibilité à la Chambre des députés (article 68).

Cette évolution était-elle l'expression d'une prise de conscience nationale turque ou bien n'était-elle que le résultat d'un certain pragmatisme dans le contexte d'une volonté de centralisation de l'Empire multinational ? Quelle que soit la réponse à ces questions, l'officialisation du turc est un développement qui est un d'un grand

1. Le texte en français de la Constitution ottomane peut être consulté dans MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, 1877, p. 272-289.

intérêt dans le contexte d'une réflexion sur l'histoire littéraire turque ottomane durant la période qui suit la promulgation des Tanzimat en 1839 jusqu'à 1928, année du passage de l'alphabet perso-arabe à l'alphabet latin². L'officialisation de la langue turque est un rappel bienvenu que cette langue n'était pas seulement utilisée comme langue littéraire par des musulmans turcophones ottomans, comme l'on pourrait facilement le croire en feuilletant les histoires de la littérature turque qui ne font guère mention des auteurs non musulmans. Tous les peuples et communautés ethno-religieuses étaient invités à s'instruire et à s'exprimer en langue turque, à côté de leurs langues nationales et communautaires. D'ailleurs, bien avant la promulgation de la première constitution du monde musulman, il existait déjà des groupes ethno-religieux non musulmans qui s'exprimaient en turc et produisaient des textes littéraires dans cette langue. Cependant il ne faut pas oublier qu'au XIX^e siècle, la littérature turque était aussi une affaire d'alphabets. Outre l'alphabet turc ottoman qui était une variante de l'alphabet perso-arabe utilisée dans l'Empire ottoman et dans la République de Turquie jusqu'en 1928, les alphabets arménien (pour « l'arméno-turc »), grec (pour « le turc karamanli », hebraïque (pour « le judéo-turc ») et syriaque (pour « le syro-ottoman ») furent utilisés pour écrire la langue turque.

Il semble bien que les grands noms de la littérature turque ottomane au tournant du XIX^e siècle aient été conscients de l'existence de cette diversité et aient même participé à des échanges littéraires intercommunautaires et « transalphabétiques ». Aussi le très prolifique Ahmet Mithat Efendi³ (1844-1912), romancier populaire, journaliste et faiseur – et défaiseur – de rois dans le monde des lettres turques ottomanes istanbuliotes chantait-il les louanges d'Evangelinos Misailidis (1820-1890), l'auteur du roman en turc karamanli, *Temaşa-ı Dünya ve Cefakar ü Cefakeş* [La contemplation du monde : le tourmenteur et le tourmenté], publié en 1870⁴. Dans une notice nécrologique, Ahmet Mithat notait que le style du romancier et journaliste gréco-turc était fort apprécié des lecteurs turcs ottomans⁵. Cette remarque informe les lecteurs du XXI^e siècle que les différences

2. Dans cet article, j'utilise le terme littérature turque ottomane pour évoquer la littérature en turc écrite dans la variante ottomane de l'alphabet perso-arabe et ainsi la distinguer des littératures en turc publiées avec d'autres alphabets dans l'Empire ottoman.

3. Dans cet article, je suis la graphie turque contemporaine, y compris pour la transcription des titres de livres et des noms d'auteurs turcs ottomans.

4. Une transcription en turc moderne de ce roman fut publiée en 1986 par Robert Anhegger et Vedat Günyol ; voir MISAILIDIS, 1986.

5. KUT, 1987, p. 23.

d'alphabet n'étaient pas nécessairement des obstacles à la lecture. Vu que le niveau d'alphabétisation de la population musulmane turcophone était d'à peine 10 %⁶, la question de la graphie n'avait d'ailleurs qu'une importance toute relative. En effet, l'oralité jouait un rôle central dans la transmission et la consommation de la littérature. Dans sa monumentale *Ondokuzuncu Asır Türk Edebiyatı Tarihi* [Histoire de la littérature turque du XIX^e siècle] parue dans une première édition en 1948 et dans une seconde, révisée, en 1956, Ahmet Hamdi Tanpınar (1901-1962) évoque le rôle des veillées dans la réception des œuvres d'Ahmet Mithat :

[D]ans les petites maisons de bois, les heures passées près de la lampe prennent une autre signification. La famille entière commence à se réunir autour de celui qui sait lire, et à discuter sur la lecture. Tout cela avait toujours manqué au jeune Ahmet. Mithat Efendi rappelle par moments le médecin de *Gil Blas* ; comme lui qui apprend, la nuit de son arrivée, aux habitants de cette ville, surprenante par son obscurité, à soigner les malades et donc à être malades, Mithat Efendi apprend la lecture du roman à la société turque⁷.

En d'autres termes, si « celui qui sait lire » connaissait, à l'image d'Ahmet Mithat, plus d'un alphabet, le monde des littératures karamanli, arméno-turque, judéo-turque et syro-ottomane pouvait, du moins en théorie, devenir accessible à ses auditeurs et auditrices. La situation n'était donc pas sans rappeler le cas cher aux amateurs de poésie populaire, quand les *achoug* arméniens de langue turque rivalisaient avec les *aşık* musulmans⁸.

Certains auteurs turcs ottomans, et non des moindres, n'hésitèrent pas à écrire le turc dans un alphabet autre que l'alphabet perso-arabe. Ahmet İhsan Tokgöz (1868-1942), l'éditeur, entre autres, de la revue prestigieuse *Servet-i Fünun* [Trésor des sciences] et traducteur de Jules Verne, raconte dans ses mémoires publiés entre 1930 et 1931 avoir fait la connaissance de la riche tradition journalistique arméno-turque lors de son séjour à la fameuse école des fonctionnaires *Mekteb-i Mülkiye*, la future faculté des sciences politiques de l'Université d'Ankara, au contact d'étudiants arméniens. Il apprit l'alphabet arménien et contribua à la revue arméno-turque *Cihan* [Le monde]⁹. Certes, l'alphabet était un marqueur

6. Pour un aperçu sur la discussion à propos de la question assez complexe du niveau d'alphabétisation dans l'Empire ottoman, voir FORTNA, 2010, p. 20-21.

7. TANPINAR, 2012, p. 576.

8. Voir, entre autres, BAYRAK, 2005 et KÖPRÜLÜZADE, 1922.

9. TOKGÖZ, 1993, p. 35-41.

identitaire, mais de tout évidence Tokgöz considérait que ces médias avaient une importance qui transcendait leur appartenance communautaire. À l'image de Tokgöz, Halit Ziya Uşaklıgil (1866-1945), l'auteur du roman *Aşk-ı Memnu* [L'amour interdit], le chef d'œuvre du naturalisme ottoman, rencontra la tradition arméno-turque à l'école, dans son cas une école mékhitariste à Izmir. Dans ses mémoires *Kırk Yıl* [Quarante années], publiées en 1936, il se souvient de son émerveillement lorsqu'il découvrit la richesse de la tradition éditoriale arméno-turque¹⁰. D'ailleurs, Uşaklıgil mentionna l'arméno-turc, tout comme le judéo-turc, lors des débats sur la romanisation de l'alphabet turc, montrant ainsi que l'existence de ces littératures était connue et alimentait les discussions sur la réforme de l'alphabet. À noter, d'ailleurs, que le romancier trouvait que l'alphabet arménien était le plus apte à représenter la richesse vocalique du turc¹¹.

Il est important de souligner ici que ce n'est pas seulement l'*intelligentsia* turque ottomane qui s'intéressait aux littératures des minorités ethno-religieuses, mais que l'intérêt était mutuel. En effet, l'un des arguments avancés par l'éducateur et journaliste Moïse Fresko (1859-1912) dans une lettre demandant aux autorités ottomanes l'autorisation de publier le journal judéo-turc *Üstat* en 1888 était « le grand engouement pour la littérature et l'éducation ottomanes » des juifs d'Izmir¹². Des romans turcs ottomans étaient occasionnellement transcrits ou réécrits dans des alphabets communautaires : une traduction arméno-turque du roman *Felatun Bey ve Rakım Efendi* [Felatun Bey et Rakım Efendi, 1876] d'Ahmet Mithat Efendi, peut-être bien le texte le plus emblématique de la littérature des Tanzimat, parut à Istanbul en 1879. Une des ironies de l'histoire littéraire étant qu'il existe de bien troublantes ressemblances entre les deux personnages principaux du roman d'Ahmet Mithat et Rupenig et Hagop, deux personnages centraux d'*Akabi Hikâyesi* [L'histoire d'Akabi, 1851], le roman arméno-turc d'Hovsep Vartanyan. Or Ahmet Mithat pensait beaucoup de bien des œuvres de Vartanyan¹³ et l'avait donc probablement lu. En 1891, deux autres romans d'Ahmet Mithat furent publiés en turc karamanli : *Yeniçeriler* [Les janissaires] et *Şeytan Kayası* [Le rocher du diable]¹⁴. À ces quelques exemples, il faut ajouter les traductions en turc ottoman, en turc karamanli et en arméno-turc, de romans avant tout français qui, à l'image

10. UŞAKLIGIL, 1987, p. 119.

11. UŞAKLIGIL, 1995, p. 206-213.

12. FRESKO, 15 octobre 1888.

13. AHMET MİTHAT, 1891, p. 36.

14. STRAUSS, 2003, p. 53.

de *La Porteuse de pain* de Xavier de Montépin, traduit en turc karamanli par Élias Emmanuelidis en 1885, en arméno-turc par H. Tolayan en 1886 et en turc ottoman par Ahmet İhsan Tokgöz en 1889, sont indicatifs de ce qui fut peut-être une sensibilité littéraire commune¹⁵. Bien entendu, ces quelques exemples ne prouvent pas l'existence d'échanges systématiques et continus entre les intellectuels de ces différentes communautés. Toutefois leur présence est une invitation à penser l'histoire littéraire autrement. Ces échanges, à peine quelques années avant que les politiques génocidaires du régime ottoman ne détruisent à tout jamais la mosaïque anatolienne et istanbuliote, sont une invitation à envisager une historiographie de la littérature turque qui puissent contribuer à guérir les blessures de l'histoire.

Or la plupart des historiens et spécialistes de la littérature turque en Turquie, ainsi que la plupart des turcologues étrangers traitant de littérature turque pré-républicaine, semblent avoir adopté, consciemment ou non, la définition de la turcité établie après la guerre d'indépendance et entérinée par le traité de Lausanne de 1923 qui accordait le statut de minorité aux Arméniens, Grecs et Juifs, et l'avoir imposée rétrospectivement au monde littéraire ottoman : seuls les musulmans, quelle que soit leur appartenance ethnique et leur langue maternelle, vivant à l'intérieur des frontières de la nouvelle République de Turquie, étaient considérés comme membres de la nation turque. Les non-musulmans étaient exclus de la définition. Ainsi donc, l'une de ces troublantes ironies de l'histoire voulut que dans le pays qui fut la première république laïque du monde islamique, le critère religieux eût prévalu sur les critères ethniques et linguistiques.

À noter que l'ethnicité, un concept en soi très problématique, n'a pas été utilisée comme critère de sélection lors de l'établissement des textes canoniques de la littérature nationale turque. Un rapide regard sur certaines des figures littéraires et intellectuelles canoniques de la littérature moderne pré-républicaine le confirme : Şemsettin Sami (1850-1904), le romancier, dramaturge et linguiste, était albanais. Ziya Gökalp (1876-1924), l'un des pères du nationalisme turc, qui avait également des prétentions littéraires, était kurde du côté maternel. Ahmet Haşim (1884-1933) naquit à Bagdad et sa langue maternelle était l'arabe. Par contre, l'auteur arménien Hovsep Maruş qui publia un roman en turc, *Bir Sefil Zevce* [Une épouse misérable, 1868], quelques années avant Sami dont le *Taaşuk-ı Tal'at ve Fitnat* [L'amour de Tal'at et Fitnat, 1871] est reconnu comme le premier roman turc par l'historiographie, n'est pas mentionné dans les livres retraçant l'histoire de la littérature des Tanzimat.

15. Voir à ce sujet le remarquable article de Johann Strauss, "Who Read What in the Ottoman Empire? (19th-20th Centuries)", reconstruction pionnière de l'espace littéraire multilingue istanbuliote lors du dernier siècle ottoman (STRAUSS, 2003).

À première vue, la situation en Turquie n'est pas sans rappeler ce qu'écrit Gregory Jusdanis à propos du rôle clé de la littérature et du monde littéraire dans la création de l'identité nationale grecque dans son *Belated Modernity and Aesthetic Culture* (1991), puisqu'en Turquie ottomane puis républicaine aussi des figures littéraires majeures jouèrent un rôle central dans la promotion de l'idée de nation. Toutefois, au contraire de ce que décrit Jusdanis pour la Grèce, dans le cas turc, on aperçoit la promotion simultanée de plusieurs définitions concurrentes et en grande partie irréconciliables de la turcité dont le seul point commun était l'altérisation des populations non musulmanes vivant au sein des nouvelles frontières de l'État. La conséquence de cette altérisation fut que les apports des non-musulmans à l'histoire de la littérature furent tout simplement passés sous silence.

Littératures mineures de la Turquie ottomane

Ces apports, c'est-à-dire les littératures produites en langue turque par des auteurs des minorités ethno-religieuses chrétiennes et juives de la Turquie ottomane, pourraient être étudiés dans le cadre du concept de « littérature mineure » en référence à la première des trois propositions avancées par Gilles Deleuze et Félix Guattari dans leur étude *Kafka : pour une littérature mineure* : « Une littérature mineure n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure¹⁶. » Certes, il ne faut pas ériger en dogme le concept de littérature mineure tel qu'il est défini par les deux théoriciens. En particulier, la très problématique troisième proposition concernant l'énonciation collective, « parce que les talents n'abondent pas dans une littérature mineure, les conditions ne sont pas données d'une énonciation individuée¹⁷ », mériterait une remise en question systématique. Toutefois, il est à noter que dans le cas turc ottoman les littératures mineures ont indéniablement un caractère politique en accord avec la deuxième proposition : « Son espace exigu fait que chaque affaire individuelle est immédiatement branchée sur la politique¹⁸. » Par ailleurs, elles enrichissent la discussion sur ce même concept de deux façons : elles sont novatrices dans le sens qu'elles intronisent un nouveau genre littéraire – le roman. En effet, les premiers romans en turc publiés avant 1871 ont tous été écrits par des auteurs arméniens. En ce sens, la littérature arméno-turc constitue le summum de la potentialité révolutionnaire de la littérature mineure évoquée par Deleuze et Guattari. Peut-on imaginer un apport plus révolutionnaire

16. DELEUZE et GUATTARI, 1975, p. 29.

17. *Ibid.*, p. 31.

18. *Ibid.*, p. 30.

que l'introduction d'un nouveau genre ? De plus, elles introduisent la question de l'alphabet dans la discussion, les différences d'alphabets ne semblant pas avoir empêché une participation au *mainstream* littéraire de leur époque.

Revenons donc à la question des alphabets. Dans le contexte des littératures mineures de Turquie, nous avons affaire à deux types de textes. D'une part, des textes en turc publiés dans des alphabets communautaires, où le choix de l'alphabet est souvent, mais pas toujours, un marqueur identitaire, et d'autre part, des textes publiés dans l'alphabet turco-ottoman par des membres de communautés ethno-religieuses non musulmanes.

Parmi les littératures de la première catégorie, la littérature arméno-turque fut de loin le phénomène le plus important. Qui plus est, il était de toute évidence en dialogue avec le *mainstream* littéraire turc ottoman. Le premier livre publié en arméno-turc – un manuel de grammaire arménienne composé par le fondateur de l'ordre des Mékhitaristes, Mékhitar Sebastatsi (1676-1749) – est en fait une invitation à repenser les historiographies nationalistes. Publié à Venise en 1727 dans l'imprimerie d'Antonio Bortoli, le livre porte un sous-titre dévoilant l'existence d'un monde aujourd'hui oublié : « Écrit en langue turque pour ces Arméniens qui ne connaissent que le turc et désireraient apprendre l'arménien¹⁹. ». En effet, alors que l'abbé Mékhitar écrivait ces quelques lignes, une grande partie de la population arménienne de l'ouest de l'Empire ottoman pratiquait le turc comme première langue. Du XVIII^e siècle à 1967, à peu près deux mille livres furent publiés en arméno-turc. Toutefois, ces livres avaient avant tout une nature religieuse ou scientifique. La publication de textes littéraires à proprement parler devint plus fréquente durant la deuxième moitié du XIX^e siècle. Il s'agissait avant tout de traductions des littératures populaire française et classique arménienne. Les œuvres originales dans les nouveaux genres narratifs tels que le roman étaient rares. *Akabi Hikayesi* [Le roman d'Akabi, 1851]²⁰ et *Boşboğaz Bir Adem Lafazanlık İle Husula Gelen Fenalıkların Muhtasar Risalesi* [Petit récit des misères provoquées par les commérages d'un homme trop bavard, 1852]²¹ d'Hovsep Vartanyan

19. ASLANIAN, 2016, p. 54. Pour une bibliographie des publications en arméno-turc, l'on se reportera à STEPANYAN, 2005.

20. Une transcription en turc moderne préparée par le turcologue autrichien Andreas Tietze parut en 1991 (VARTANYAN, 1991) et une traduction en français par Haïk Haroutiounian en 2018 (VARTANYAN, 2018). Il existe également plusieurs éditions d'une traduction en arménien par Karnik Stepanyan.

21. Une transcription en turc moderne, préparée par Murat Cankara, est parue en 2017 (VARTANYAN, 2017).

(1813-1879), *Karnik Gülünya ve Dikran'ın Dehşetli Vefatları Hikâyesi* [L'histoire des terribles morts de Karnik, Gülünya et Dikran, 1863] d'Hovhannes Balıkcıyan (1833-1898), *Bir Sefil Zevce* [Une épouse misérable] d'Hovsep Maruş et *Gülünya Yahut Kendi Görünmeyerek Herkesi Gören Kız*, [Gülünya ou la fille qui voyait tout le monde sans être vue, 1868] de Viçen Tilkiyan sont quelques exemples de cette nouvelle littérature. Alors que la littérature arméno-turque comportait jusqu'ici avant tout de la poésie des *achoug*, ces bardes itinérants de la tradition populaire, les auteurs de fiction, souvent éduqués dans des institutions mékhitaristes, catapultèrent la littérature arméno-turque au cœur de la modernité et ils firent des nombreux défis du XIX^e siècle le thème même de la littérature. Ces défis et thèmes étaient également abordés par leurs confrères musulmans.

Les principaux auteurs turcs ottomans, souvent liés à l'appareil d'État d'un empire dont ils souhaitaient ardemment la survie, étaient convaincus que la littérature pouvait jouer un rôle éducatif et moralisateur auprès des lecteurs. Quoique ne niant pas les questions d'ordre esthétique, les avocats de la nouvelle littérature, d'inspiration européenne, s'approprièrent les genres tels que le roman et le théâtre, parce qu'ils considéraient qu'ils étaient plus flexibles que les genres de la littérature classique ottomane dans le cadre de la littérature engagée qu'ils désiraient promouvoir. Ainsi Namık Kemal (1840-1888), l'une des figures de proue du mouvement jeune-ottoman et un avocat de la modernité littéraire, écrivit que les œuvres de Walter Scott (1771-1832), Victor Hugo (1802-1885), Alexandre Dumas (1802-1870) et Charles Dickens (1812-1870) pouvaient être considérées comme des « sources de fierté pour notre siècle de civilisation²² » dans un appel à peine voilé à les imiter. Cette approche didactique était partagée par l'*intelligentsia* des autres communautés pour qui la rencontre avec la littérature européenne, avant tout francophone, avait eu lieu plus tôt dans les écoles chrétiennes de l'Empire et d'ailleurs²³. Ainsi, les écrivains arméno-turcs se considéraient, tout comme leurs collègues musulmans, avant toute chose comme les éducateurs de leurs lecteurs et voyaient le roman comme un outil important pour la promotion de nouvelles idées et de la moralité. Certes, les questions d'ordre esthétique et narratologique les intéressaient aussi, mais seulement dans une moindre mesure. En effet, la valeur didactique d'un texte littéraire était le critère principal, même dans la sélection d'un texte à traduire. Dans un avant-propos à la traduction arméno-turque de *La porteuse de pain*, mentionnée plus haut, l'éditeur Garabed Biberyan maintenait qu'il avait

22. NAMIK KEMAL, 1969, p. 12.

23. À propos du rôle des minorités religieuses et des écoles chrétiennes, voir TIETZE, 1991, et DAVISON, 1982.

soutenu la publication de ce roman parce qu'il « était intéressant et promouvait la moralité²⁴ ». Cette volonté de combiner le divertissement avec la promotion de valeurs morales était aussi caractéristique des avocats musulmans turcophones du roman à thèse. Ahmet Mithat Efendi soulignait régulièrement que la littérature avait pour but de « favoriser la moralité et la spiritualité²⁵ ». Cela étant dit, ses lecteurs n'auraient point nié la nature divertissante de ses romans d'aventures. Il est à noter d'ailleurs que bien des auteurs s'interrogeaient sur la question de savoir si la traduction littéraire était vraiment le moyen le plus efficace de promouvoir la nouvelle littérature et un message moralisateur. L'auteur de *İki Kapı Yoldaşları Yahut Hakk ü Adaletin Zahiri* [Deux voisins ou l'apparition du droit et de la justice, 1885], Hovsep Kurban (1847-1903), s'inquiétait dans l'introduction de son roman de ce que les lecteurs de romans traduits ne pouvaient pas pleinement profiter de la valeur éducative de ces textes puisque les sujets leur étaient étrangers²⁶. Cette préoccupation pour une plus grande « localité » et leur inquiétude concernant une possible aliénation du lecteur étaient également reflétées dans les interrogations des auteurs musulmans. Ahmet Mithat Efendi défendait la voie de l'adaptation de préférence à la traduction. Comme il le notait dans l'introduction de *Hasan Mellah Yahut Sır İçinde Esrar* [Hasan Mellah ou le secret au cœur du mystère, 1874], son adaptation du *Comte de Monte Cristo* d'Alexandre Dumas, les textes proposés aux lecteurs ottomans ne devaient être « ni traduction ni imitation²⁷ », une approche qui est équivalente à ce qu'Olga Borovaya nomme « la réécriture » dans le contexte de la littérature judéo-espagnole²⁸.

Les romans arméno-turcs proposent des variations intéressantes sur les thèmes principaux de la littérature tuque ottomane du XIX^e siècle. Les romanciers arméno-turcs traitent de sujets qui étaient également de grande importance pour leurs pairs musulmans : l'impact de l'occidentalisation, la condition de la femme, le mariage arrangé et la place de la religion dans une société moderne. Les intrigues des romans tournaient souvent autour d'histoires d'amour interdit combinant des thèmes des littératures traditionnelles arménienne, respectivement turque et du roman populaire français. Certains sujets tels que la question du sectarisme religieux et le conflit entre catholiques et orthodoxes explorés par Vartanyan étaient

24. BIBERYAN, 1886, p. 3.

25. AHMET MİTHAT, 2000a, p. 97.

26. KURBAN, 1885, p. 5.

27. AHMET MİTHAT, 2000b, p. 5.

28. BOROVAYA, 2012, p. 140-141.

bien entendu spécifiques aux communautés arméniennes. De même, la question de la légitimité islamique de l'esclavage, étudiée dans de nombreux romans et nouvelles en turc ottoman, était un sujet de prime importance dans les débats de l'époque de l'*intelligentsia* musulmane. Le fait que les caractères féminins jouissaient d'une plus grande liberté dans les romans arméno-turcs que dans les textes de fiction turcs ottomans est une autre différence. Cela étant dit, Vartanyan peint un portrait plutôt pessimiste du statut de la femme dans la bourgeoisie et la classe ouvrière arméniennes, alors que diverses figures dans les œuvres d'Ahmet Mithat et Fatma Aliye Topuz (1862-1936) sont un rappel que les personnages féminins forts ne sont pas absents du roman en turc ottoman. Il suffit de penser à Sabahat dans le roman de Fatma Aliye Topuz *Enîn* [Lamentation, 1910] ou bien à Ulviye dans le roman *Dürdane Hanım* [Madame Dürdane, 1883] d'Ahmet Mithat.

Ces quelques réflexions au sujet des correspondances qui existaient entre les littératures arméno-turque et turque ottomane ne peuvent pas vraiment être répétées dans le cadre de la littérature turque karamanli. La contribution des auteurs karamanli à la littérature romanesque en turc est assez limitée. Comme l'a montré la spécialiste de l'édition karamanli, Evangelia Balta, 54 % des 628 livres en turc karamanli publiés entre 1711 et 1935 avaient un caractère religieux²⁹. Bien que le nombre de publications « laïques » augmentât considérablement durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, il est remarquable que 28 % de toutes les publications turques karamanli parues entre 1821 et 1921 aient été le fait de missionnaires protestants³⁰. Toutefois, les traductions d'œuvres littéraires, scientifiques et philosophiques n'étaient pas inexistantes. Le roman *Temaşa-ı Dünya: Cefakâr ü Cefakeş*, mentionné plus haut, fut longtemps considéré comme une œuvre originale après sa transcription et sa publication en turc moderne par Robert Anhegger (1911-2001) et Vedat Günyol (1912-2004) en 1986³¹. Cependant le texte s'est avéré être une adaptation de *O Polypathis* [L'homme tourmenté] de Grigorios Palaiologos (1794-1844), un roman en grec paru à Athènes en 1839³². Outre *Temaşa-ı Dünya*, il semble n'exister qu'une vingtaine de romans publiés en tant que livres, traduits avant tout du français³³. Dans son étude de ces traductions qui vont de Daniel Defoe (1660-1731) à Eugène Sue (1804-1857),

29. BALTA, 1998, p. 3-19.

30. BALTA, 1998, p. 8.

31. MISAILIDIS, 1986.

32. KARRA, 2010.

33. PETROPOULOU, 2007, p. 111-112.

Ioanna Petropoulou note que ces ouvrages ne doivent pas être vus comme faisant partie d'une littérature d'évasion, mais que ces traductions présentèrent aux lecteurs un monde nouveau, « un avant-goût de l'avenir », de « la vie des citadins, de mystères de la ville, de la richesse et de la pauvreté, des contradictions sociales et du pouvoir des nouvelles idées³⁴ ». L'on pourrait mettre un bémol à cette affirmation, les traducteurs désirant tout comme leurs pairs musulmans faire rimer évasion et éducation.

La littérature judéo-turque connaît un développement plus particulier. Contrairement aux cas des littératures arméno-turque et gréco-turque, où des locuteurs natifs de langue turque, ainsi que des organisations missionnaires, publiaient des textes en graphies communautaires, la littérature judéo-turque fut le produit d'une décision consciente prise par les dirigeants communautaires juifs de promouvoir la langue turque au sein d'une communauté d'expression principalement judéo-espagnole, dans un contexte politique et social complexe caractérisé par une pauvreté endémique au sein de la communauté juive, une judéophobie chrétienne de plus en plus militante en terres ottomanes, de nouvelles opportunités dans la fonction publique ottomane pour les non-musulmans pratiquant couramment le turc et, plus tard, la promotion des principes des Lumières par les écoles nouvellement fondées de l'Alliance israélite universelle où le français était la langue d'enseignement. Les publications judéo-turques consistaient essentiellement en périodiques éphémères, principalement bilingues judéo-espagnol et judéo-turc, qui étaient imprimés majoritairement en hébreu, en écriture rachi. La seule publication ayant obtenu un certain succès fut l'*Üstat* [Le Maître] de Moïse Fresko (1859-1912), qui parut à Izmir de 1889 à 1891³⁵. Ce journal répondait à deux besoins distincts : éducatif – promouvoir la langue turque et une meilleure connaissance de la culture ottomane traditionnelle chez les Juifs – et patriotique – encourager l'intégration et montrer ainsi l'attachement de la communauté juive à l'État ottoman. Ces publications visaient avant tout à créer un lectorat juif pour les publications en turc et ouvrirent la voie à l'émergence d'une littérature juive d'expression turque au XX^e siècle³⁶.

Pour ce qui est de la littérature syro-ottomane, c'est-à-dire en turc écrit en caractères syriaques, il est loin d'être clair quand les premiers textes émergent. Toutefois, de nombreuses publications entièrement ou partiellement en

34. PETROPOULOU, 2007, p. 108.

35. FRANCO, 1897, p. 278-279.

36. Sur le judéo-turc voir MIGNON, 2016 et la genèse de littérature juive en langue turque, voir MIGNON, 2018.

syro-ottoman existaient au début du XX^e siècle, telles que *İntibah* [Le réveil], *Hayat* [La vie], *Mürşid-i Asuriyun* [Le guide des Assyriens], *Kevkeb Mednho* [L'étoile de l'Orient] et *Bethnahrin* [Mésopotamie], qui continua à paraître jusque dans les années 1930³⁷. Ces périodiques publièrent aussi des textes littéraires, avant tout de la poésie. Naum Faik (1867-1930), l'un des pères du nationalisme assyrien et journaliste, faisait partie de ces poètes hors du commun. En 1917, en exil aux États-Unis, alors que continuaient les politiques génocidaires du régime ottoman, il publia un recueil de poèmes intitulé *İntibah Neşideleri yahut Millî ve Vatani Terennümler* [Les vers du réveil ou chants nationaux et patriotiques]. Comme l'indiquait le titre, il ne s'agissait pas de grande littérature, mais plutôt d'un appel patriotique. Dans son introduction, il notait d'ailleurs que « les vers composés à propos de la nation et du peuple sont le moyen le plus efficace d'éveiller des sentiments patriotiques dans les cœurs³⁸ », une affirmation que n'aurait pas niée les *Beş Hececi* – les cinq syllabistes – et autres poètes nationalistes turcs.

Toutefois comme le note Benjamin Trigona-Harany, les Syriques lisaient probablement le turc ottoman avec plus de facilité que le syro-ottoman au début du XX^e siècle³⁹. D'ailleurs, à cette époque, un nombre croissant d'auteurs non musulmans, tels que le poète juif İsak Ferera (1883-1933) et l'auteur de proses poétiques arménien Garbis Fikri, publièrent leurs œuvres en turc en alphabet ottoman, phénomène qui peut être interprété dans le contexte de l'émergence d'une identité culturelle ottomane commune. Mais il n'était pas nouveau en soi puisque des non-musulmans, tels que Vasilaki Efendi (?-1854), l'auteur grec d'une traduction en turc ottoman du *Peri Parasitou* de Lucian de Samosate (120-180) parue sous le titre de *Dalkavukname* [Le livre du bouffon, 1870]⁴⁰ et Teodor Kasap (1835-1905), l'humoriste et traducteur grec de Molière et d'Alexandre Dumas⁴¹, ou bien Mihran Boyacian (1861-1938), le traducteur arménien de Shakespeare, avaient déjà fourni des traductions littéraires en turc ottoman. Si les contributions de certains traducteurs et passeurs comme Kasap ont reçu une certaine reconnaissance de la part des historiens de la littérature, ce ne fut pas le cas pour les œuvres originales d'auteurs non musulmans. Celles-ci sont ignorées, tout comme les écrits en alphabets communautaires, ce qui confirme que c'est bien l'origine religieuse qui

37. Pour une bibliographie de la presse syro-ottomane, voir TRIGONA-HARANY, 2009.

38. TRIGONA-HARANY, 2011, p. 37

39. *Ibid.*, p. 22.

40. Voir STRAUSS, 1995, p. 215-218.

41. *Ibid.*, p. 232-240.

détermine si un auteur a sa place au sein de l'histoire de la littérature nationale en Turquie, ne fusse que dans une note de bas de page.

La révolution des lettres

L'histoire de la littérature est une construction. Comme le note le théoricien marxiste de la littérature Terry Eagleton, les concepts de « canon », de « grande tradition » et de « littérature nationale » sont des constructions réalisées par certaines personnes à certains moments dans un but précis⁴². La Turquie n'est bien évidemment pas une exception. Toutefois, dans bien des pays, une visite inopinée chez un bouquiniste, un moment d'égarément dans une bibliothèque peuvent servir de correcteur aux nombreux oublis de l'histoire littéraire, puisque la découverte de livres et revues négligés permet de partir en voyage d'exploration en dehors de l'historiographie officielle. Or, en Turquie, la « révolution des lettres », telle qu'est appelée la latinisation de l'alphabet en 1928, allait rendre ce genre d'expériences difficile, puisque les lecteurs scolarisés après la réforme, fouinant chez le bouquiniste et désirant découvrir le monde des lettres ottomanes, se retrouvèrent face à un océan de signes illisibles, à moins qu'ils n'eussent une formation particulière.

Certes, les autorités turques de l'époque étaient très conscientes du problème. Bien que la priorité eût été la production de manuels d'école et de livres nouveaux pour nourrir la politique d'alphabétisation préconisée par les élites de la jeune république, la question de la transcription des œuvres littéraires turques ottomanes était également posée. L'un des buts du premier congrès turc de la publication, qui eut lieu du 1^{er} au 5 mai 1939, était l'établissement de ce que le ministre de l'Éducation Hasan Ali Yücel (1897-1961) appela « une bibliothèque nationale parfaite et complète⁴³ ». La présentation et l'analyse de listes d'œuvres en langue étrangère devant être traduites en turc et d'ouvrages turco-ottomans devant être transcrits furent donc des aspects majeurs de ce congrès. La promotion d'une culture littéraire moderne allait de pair avec l'écriture de l'histoire littéraire, puisque les œuvres non retenues avaient de fortes chances de disparaître dans les notes de bas de pages d'ouvrages érudits. Ainsi, la liste présentée par la Faculté des langues, d'histoire et de géographie d'Ankara, concernant la littérature des XIX^e et XX^e siècles allait finir par devenir la base du *curriculum* enseigné pendant des décennies en Turquie, combinant nationalisme et idéaux des Lumières. L'excellence littéraire n'était bien évidemment pas le principal critère de cette liste. À part le

42. EAGLETON, 1985, p. 11.

43. YÜCEL, 1939, p. 2.

poète Celal Sahir Erozan (1883-1935), guère connu de nos jours, qui avait été un membre de la commission linguistique pilotant la latinisation et la réforme de la langue, la plupart des noms mentionnés sont toujours considérés comme des piliers de la littérature turque moderne pré-républicaine : İbrahim Şinasi (1826-1871), Namık Kemal, Ziya Paşa (1825-1880), Abdülhak Hamit Tarhan (1852-1937), Rezaizade Mahmut Ekrem (1847-1914), Samipaşazade Sezai (1860-1936), Cevdet Paşa (1822-1895), Ahmet Vefik Paşa (1823-1891), Tevfik Fikret (1867-1915), Cenap Şahabettin (1870-1934), Süleyman Nazif (1870-1921), Mehmet Rauf (1875-1931), Ahmet Hikmet Müftüoğlu (1870-1927), Ahmet Rasim (1864-1932), Ömer Seyfettin (1884-1920) et Ziya Gökalp (1876-1924)⁴⁴. À noter toutefois qu'aucun auteur en vie n'avait été mentionné, puisqu'ils pouvaient eux-mêmes s'occuper de la réédition de leurs œuvres. Comme la latinisation allait être suivie d'une réforme radicale de la langue visant à la purger des éléments arabes et persans, les auteurs avaient donc aussi l'occasion de réviser la langue de leurs textes.

L'on ne peut être que frappé par l'absence de femmes sur cette liste. Ni la poétesse et critique Nigâr Hanım (1856-1918), qui ne publia pas moins de six recueils de poèmes, proses et articles ainsi qu'une pièce de théâtre, ni même Fatma Aliye Topuz (1862-1936), qui publia cinq romans et de nombreux études et articles, ne sont mentionnées. Outre la « gynophobie » qui caractérise l'histoire littéraire de bien des nations, l'absence de figures centrales de la littérature de l'époque, tels que Nigâr Hanım et Fatma Aliye Topuz, avait probablement encore d'autres raisons d'un ordre plus idéologique : en effet Nigâr Hanım était très critique à l'égard de la politique de turquification de la langue littéraire et de l'utilisation du vers syllabique de la poésie populaire, et de ce fait elle était en désaccord avec le consensus nationaliste. Quant à la romancière, elle défendait une vision réformatrice de l'islam qui allait à l'encontre du principe de laïcité de la république. En outre, l'existence même de ces auteures, personnalités critiques et militantes, remettait en question le discours kémaliste qui prétendait que Mustafa Kemal Atatürk avait libéré les femmes du joug islamique.

En fait, l'on pourrait affirmer que la « révolution des lettres » permit une contre-révolution, puisque, outre l'occultation des contributions des non-musulmans, elle a obscurci les traditions politiques progressistes turco-ottomanes, du manifeste libertaire de Baha Tevfik, *Felsefe-i Fert* [La philosophie de la personne, 1914] aux écrits des premiers socialistes, ainsi que les genres de la littérature populaire, des aventures d'Amanvermez Avni, le « Sherlock Holmes des Turcs », une création d'Ebüssüreyya Sami, aux premiers textes de littérature d'anticipation.

44. *Türk Neşriyat Kongresi*, 1939, p. 299.

Malheureusement, pendant bien longtemps l'apprentissage de l'alphabet ottoman au sein des lycées fut considéré comme une revendication réactionnaire et se heurta à l'opposition des intellectuels laïcs et progressistes. Pourtant, l'appel de certains intellectuels conservateurs, tel que le spécialiste de la littérature turque Mehmet Kaplan (1915-1986), un des disciples d'Ahmet Hamdi Tanpınar mentionné plus haut, aurait mérité le soutien d'une plus large coalition. Dans un article publié en février 1986 dans la revue du très officiel *Türk Dil Kurumu*, l'Institut de la langue turque, il explique sa défense de l'apprentissage du turc ottoman dans les lycées. Soulignant qu'il était tout à fait en faveur de la latinisation de l'alphabet et de la réforme de la langue, il défendait l'enseignement obligatoire du turc ottoman parce que « nos ancêtres ont écrit leurs œuvres dans cette langue⁴⁵ ». Certes la référence aux *atalar*, les ancêtres, ne fait pas partie d'un vocabulaire progressiste, mais l'on aurait tout de même pu détourner sa proposition pour l'intégrer dans un projet auquel il ne souscrirait pas : en effet, arracher la tradition littéraire ottomane au monopole des experts, souvent avocats d'une synthèse islamo-turque sous une forme ou autre, aurait permis de redécouvrir la tradition multiculturelle de l'Istanbul ottoman et l'héritage progressiste. En d'autres termes, de remettre en question les écrits des historiens de la littérature comme Mehmet Kaplan.

Certes, bien des choses ont changé en Turquie depuis que Kaplan a écrit cet article. Dans la Turquie de Recep Tayyip Erdoğan, le turc ottoman est enseigné dans certains lycées, mais, bien entendu, la répression politique crée une ambiance qui n'encourage guère le genre d'investigations propices à une réécriture pluraliste et ouverte de l'histoire de la littérature. Cela étant dit, depuis les années 1990, de nombreux éditeurs et revues ont commencé à s'intéresser aux développements littéraires en Turquie ottomane au XIX^e siècle, avec pour conséquence les transcriptions et traductions en turc moderne de nombreux textes oubliés. Ces développements eurent lieu dans un cadre particulier. La reconnaissance de la Turquie en tant que candidate à l'adhésion à part entière à l'Union européenne en 1999 et le début des négociations d'adhésion en 2005 ont favorisé une plus grande liberté intellectuelle qui, dans le contexte des revendications kurdes en matière de droits culturels, a permis un engagement plus systématique dans les questions relatives aux minorités dans le domaine culturel, longtemps tabou dans l'État républicain centralisé. Les mutations profondes affectant le monde universitaire turc – la création d'universités privées mettant davantage l'accent sur la liberté académique – ainsi que l'impact tardif, via les États-Unis, de la « French Theory », c'est-à-dire, du poststructuralisme en sciences humaines et sociales, ont contribué à une remise en question de l'histoire littéraire.

45. KAPLAN, 1986, p. 184-185.

Ainsi donc se sont développés deux courants, d'une part une approche plutôt conservatrice visant à remettre en question le discours au sujet d'une rupture entre la littérature classique ottomane et la nouvelle littérature du XIX^e siècle, et à mettre en exergue la continuité turco-ottomane, en contradiction avec le projet kémaliste. Une autre approche, encore timide, a néanmoins vu le jour et étudie l'apport des auteurs non musulmans à la littérature de langue turque. S'il s'agit avant tout de travaux monographiques focalisés sur certains aspects des littératures mineures, ce sont néanmoins des pas importants dans la direction d'une histoire pluraliste et réflexive. En fait, l'approche conservatrice et l'approche pluraliste se complètent et jouent un rôle important dans la recréation du monde littéraire ottoman du XIX^e siècle. En effet, autour de 1859, les lecteurs avaient le plaisir de découvrir le *Divan* de Baki (1526-1600) en volume imprimé et donc accessible, la pièce *Şair Evlenmesi* [Le mariage du poète] d'Ibrahim Şinasi ainsi que la traduction en arméno-turc du *Dernier Abencérage* de Chateaubriand chez les libraires. Une approche nouvelle de l'histoire de la littérature se devrait de refléter ce pluralisme.

Cela étant dit, nous nous sommes concentrés dans cet article sur de possibles voies à explorer dans le cadre de l'historiographie littéraire turque, focalisée sur la littérature en turc. Toutefois, durant l'époque qui nous concerne, l'Istanbul littéraire était multilingue. Si, certes, le turc était écrit avec divers alphabets, un même alphabet pouvait aussi servir à écrire différentes langues. De même, un même auteur pouvait participer aux débats littéraire dans différentes langues, à l'image de Şemsettin Sami, alias Sami Frashëri, publiant en turc ottoman et en albanais, ou Avram Galanti Bodrumlu (1873-1961) publiant en turc ottoman, en judéo-espagnol et en français, ce qui nous rappelle que même si une histoire de la littérature se doit aussi être l'histoire d'une langue, dans le cas ottoman elle se doit d'être plus que cela.

Bibliographie

AHMET MİTHAT, 1891, *Müşahedat* [Observations], Istanbul.

AHMET MİTHAT, 2000a, *Yeryüzünde Bir Melek* [Un ange sur terre], édité par SAĞLAM Nuri, Türk Dil Kurumu Yayınları, Ankara, 349 p.

AHMET MİTHAT, 2000b, *Hasan Mellah Yahut Sır İçinde Esrar* [Hasan Mellâh ou le secret au sein du mystère], édité par ÇORUK Ali Şükrü, Türk Dil Kurumu Yayınları, Ankara, 433 p.

- ASLANIAN Sebouh, 2016, “Prepared in the Language of the Hagarites’: Abbot Mkhitar’s 1727 Armeno-Turkish Grammar of Modern Western Armenian” in *Journal of the Society for Armenian Studies*, n° 25, pp. 54-86.
- BALTA Evangelia, 1998, “Karamanlıca Kitapların Dönemlere Göre İncelenmesi ve Konularına Göre Sınıflandırılması” [Analyse des livres en turc karamanli selon leurs époques et classification selon leurs thèmes] in *Müteferrika*, n° 13, pp. 3-19.
- BALTA Evangelia, 2010, *Beyond the Language Frontier: Studies on the Karamanlis and the Karamanlidika Printing*, The Isis Press, Istanbul, 226 p.
- BALTA Evangelia, 2018, *Karamanlidika: bibliographie analytique tome I: 1718-1839 – Karamanlıca Kitaplar: Cözümlemeli Bibliyografya Cilt 1, 1718-1839*, Türkiye İş Bankası Kültür Yayınları, Istanbul, 472 p.
- BAYRAK Mehmet, 2005, *Alevi-Bektaşî edebiyatında Ermeni âşıkları (aşuğlar)* [Les achoug dans la littérature alevi-bektachi], Öz-Ge Yayınları, Istanbul, 734 p.
- BIBERYAN Garabed, 1886, “İfade-i Mahsusa” [Propos particuliers] in MONTÉPIN Xavier (de), *Etmekçi Hatun* [La porteuse de pain], trad. TOLAYAN H., Istanbul.
- BOROVAYA Olga, 2012, *Modern Ladino Culture: Press, Belles Lettres, and Theater in the Late Ottoman Empire*, Indiana University Press, Bloomington/Indianapolis, 304 p.
- DAVIDSON Roderic H., 1982, “The Millets as Agents of Change in the Nineteenth Century Ottoman Empire” in BRAUDE Benjamin & LEWIS Bernard (eds.), *Christians and Jews in the Ottoman Empire: the Functioning of a Plural Society*, vol. 1, Homes and Meyer, New York, pp. 319-337.
- DELEUZE Gilles & GUATTARI Félix, 1975, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Éditions de Minuit (coll. Collection Critique), Paris, 157 p.
- EAGLETON Terry, 1985, *Literary Theory: An Introduction*, Blackwell, Oxford, 248 p.
- FORTNA Benjamin, 2010, *Learning to Read in the Late Ottoman Empire and the Early Turkish Republic*, Palgrave Macmillan, Basingstoke, 247 p.

FRANCO Moïse, 1897, *Essai sur l'histoire des Israélites de l'Empire ottoman*, Librairie A. Durlacher, Paris, 296 p.

FRESKO Moïse, 1888, *Başbakanlık Arşivi*, 1115/87229 lef 1.

JUSDANIS Gregory, 1991, *Belated Modernity and Aesthetic Culture: Inventing National Literature*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 232 p.

KAPLAN Mehmet, 1986, "Kültür ve Edebiyat Dili" [La langue de la culture et de la littérature] in *Türk Dili*, n° 410, pp. 184-185.

KARRA Anthi, 2010, "From Polypathis to Temaşa-i Dünya, from the Safe Port of Translation to the Open Sea of Creation" in BALTA Evangelia & KAPPLER Matthias (eds.), *Cries and Whispers in Karamanlidika Books*, Harrassowitz, Wiesbaden, pp. 201-218.

KÖPRÜLÜZÂDE Mehmet Fuat, 1922, "Türk Edebiyatının Ermeni Edebiyatı Üzerindeki Tesirati" [Influence de la littérature turque sur la littérature arménienne] in *Darülfünûn Edebiyat Fakültesi Mecmuası*, n° 1, pp. 1-30.

KURBAN Hovsep, 1885, *İki Kapı Yoldaşı Yabut Hakk ü Adaletin Zuburu* [Deux voisins ou l'apparition du droit et de la justice], Istanbul.

KUT Turgut, 1987, "Temaşa-ı Dünya ve Cefakâr ü Cefakeş'in Yazarı: Evangelinos Misailidis Efendi" [Evangelinos Misailidis Efendi, l'auteur de Temaşa-ı Dünya ve Cefakâr ü Cefakeş] in *Tarih ve Toplum*, n° 48, pp. 22-26.

MIGNON Laurent, 2016, "Judeo-Turkish" in KAHN Lily & RUBIN Aaron D. (eds.), *Handbook of Jewish languages*, Brill, Leiden, pp. 635-641.

MIGNON Laurent, 2018, „Ringens mit Dämonen: Gibt es eine jüdisch-türkische Literature“ [Lutter avec des démons : Existe-il une littérature juive turque ?] in RIEMANN Wolfgang (hrsg), *Ni kaza en Turkiya: Prosa jüdischer Autoren aus Istanbul*, Verlag auf dem Ruffel, Engelschoff, pp. 125-144.

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES – FRANCE, 1877, « Constitution » in *Documents diplomatiques : Affaires d'Orient, 1876-1877*, Imprimerie nationale, Paris, p. 272-289.

- MISAILIDIS Evangelinos, 1986, *Seyreyle Dünyayı: Temaşa-ı Dünya ve Cefakâr u Cefakeş* [Observe le monde : L'observation du monde et le tourmenteur et le tourmenté], édité par ANHEGGER Robert & GÜNYOL Vedat, Cem Yayınevi, İstanbul, 840 p.
- NAMIK Kemal, 1969, "Mukaddime-i Celâl" [Préface de Celâl] in *Celaleddin Harzemşah*, édité par AYAN Hüseyin, Hareket, İstanbul, pp. 7-37.
- PETROPOULOU Ioanna, 2007, "From West to East: The Translation Bridge, an Approach From a Western Perspective" in FRANGOUDAKI Anna & KEYDER Caglar (eds), *Ways to Modernity in Greece and Turkey: Encounters with Europe, 1850-1950*, I. B. Tauris, London, pp. 91-112.
- STEPANYAN Hasmik A., 2005, *Ermeni Harfli Türkçe Kitaplar ve Süreli Yayınlar Bibliyografyası (1727-1968)* [Bibliographie des livres et périodiques en arméno-turc (1727-1968)], Turkuaz Yayınları, İstanbul, 651 p.
- STRAUSS Johann, 1995, "The Millets and the Ottoman Language: The Contribution of Ottoman Greeks to Ottoman Letters (19th-20th Centuries)" in *Die Welt des Islams*, n° 2, vol. 35, pp. 189-249.
- STRAUSS Johann, 2003, "Who Read What in the Ottoman Empire (19th-20th Centuries)?" in *Middle Eastern Literatures*, n° 1, vol. 6, pp. 39-76, DOI : 10.1080/14752620306881.
- TANPINAR Ahmet Hamdi, 2012, *Histoire de la littérature turque du XIX^e siècle*, édité par BILICI Faruk, trad. BILICI Faruk, ERIKAN Catherine, FIDAN Ferda & METE-YUVA Gül, Sindbad (coll. La bibliothèque turque), Arles, 910 p.
- TIETZE Andreas, 1991, "Ethnicity and Change in Ottoman Intellectual History" in *Turcica*, n° 21-23, pp. 385-395, DOI : 10.2143/TURC.23.0.2014211.
- TOKGÖZ Ahmet İhsan, 1993, *Matbuat Hatıralarım (1888 -1914)* [Mémoires de presse : 1888-1914], édité par KABACALI Alpay, İletişim Yayınları, İstanbul, 414 p.
- TRIGONA-HARANY Benjamin, 2009, "A Bibliography of Suryani Periodicals in Ottoman Turkish" in *Hugoye: Journal of Syriac Studies*, n° 2, vol. 12, pp. 287-300.

TRIGONA-HARANY Benjamin, 2011, "A Description of Syro-Ottoman" in BALTA Evangelia & ÖLMEZ Mehmet (eds.), *Between Religion and Language—Turkish-Speaking Christians, Jews and Greek-Speaking Muslims and Catholics in the Ottoman Empire*, Eren, Istanbul, pp. 15-41.

TÜRK NEŞRİYAT KONGRESİ, 1939, *Birinci Türk Neşriyat Kongresi: Raporlar, Teklifler, Müzakere Zabıtları* [Premier congrès turc de la publication : rapports, propositions, procès verbal des discussions], Maarif Vekillîği Neşriyat Müdürlüğü, Ankara, 412 p.

UŞAKLIGİL Halit Ziya, 1987, *Kırk yıl* [Quarante ans], İnkılap Kitabevi, Istanbul, 720 p.

UŞAKLIGİL Halit Ziya, 1995, "Latin Harfleri Kabul Etmeli Mi, Etmemeli Mi?" [Faut-il adopter ou non l'alphabet latin ?] in YORULMAZ Hüseyin (ed.), *Tanzimattan Cumhuriyete Alfabe Tartışmaları*, Kitabevi, Istanbul, pp. 206-213.

VARTANYAN Hovsep [VARTAN Paşa], 1991, *Akabi hikayesi* [L'histoire d'Akabi], édité par TIETZE Andreas, Eren, Istanbul, 152 p.

VARTANYAN Hovsep [VARTAN Paşa], 2017, *Boşboğaz Bir Adem* [Un homme trop bavard], édité par CANKARA Murat, Presses universitaires de Koç, Istanbul, 181 p.

VARTANYAN Hovsep [VARTAN Paşa], 2018, *L'Histoire d'Akabi : le premier roman turc (1851)*, traduit et présenté par HAROUTIOUNIAN Haïk, Éditions de la sociétés des études arméniennes, Paris, 234 p.

YÜCEL Hasan Âli, 1939, "Önsöz" [Préface] in Türk Neşriyat Kongresi (ed.), *Birinci Türk Neşriyat Kongresi: Raporlar, Teklifler, Müzakere Zabıtları*, Maarif Vekillîği, Ankara, pp. 1-12.

Résumé : L'historiographie littéraire turque semble avoir épousé la définition de la « turcité », établie au moment de l'indépendance en 1923, qui considérait comme turque toute personne de confession musulmane résidant à l'intérieur des frontières du pays, quelles que soient son origine ethnique et sa langue maternelle, et l'avoir imposé rétrospectivement au monde multiculturel des lettres turques ottomanes. En effet, les auteurs turcophones non musulmans ont été exclus de l'histoire de la littérature. Or, comme est mis en exergue dans la première partie de

cet article, de nombreux échanges ont existé entre l'*intelligentsia* turque musulmane et les intellectuels non musulmans turcophones. Abordant la question de la littérature mineure en contexte ottoman, la deuxième partie présente les littératures arméno-turque, turque karamanli, judéo-turque et syro-ottomane en dialogue avec la culture littéraire turque ottomane. Notant que les auteurs non musulmans écrivant avec l'alphabet perso-arabe sont également largement absents des livres d'histoire de la littérature, l'article aborde dans la troisième partie l'impact de la « révolution des lettres » : l'adoption de l'alphabet latin en 1928. Celle-ci contribua non seulement à l'occultation des littératures mineures de la Turquie ottomane, mais aussi à celle des littératures féminine et populaire ainsi qu'à celle de la tradition progressiste turque ottomane.

Mots-clefs : historiographie littéraire, littérature turque ottomane, littérature arméno-turque, littérature karamanli, littérature mineure, réforme de l'alphabet turc.

Notes on the History of Turkish Literature from the Tanzimat (1839) to the “revolution of the letters” (1928)

Abstract: Turkish literary historiography seems to have espoused the definition of “Turkishness”, established at the time of independence in 1923, which regarded as Turkish any person of Muslim faith residing within the borders of the country, regardless of their ethnic origin and mother tongue, and has imposed it retrospectively on the multicultural world of Ottoman Turkish literature. Indeed, non-Muslim authors writing in Turkish have been excluded from the history of literature. However, as is highlighted in the first part of this article, many exchanges took place between the Turkish Muslim intelligentsia and non-Muslim Turkish-speaking intellectuals. Addressing the issue of minor literature in the Ottoman context, the second part presents Armeno-Turkish, Karamanli Turkish, Judeo-Turkish and Syro-Ottoman literatures in dialogue with Ottoman Turkish literary culture. Noting that non-Muslim writers writing with the Perso-Arabic alphabet are also largely absent from literary histories, the article addresses in the third part the impact of the “revolution of the letters”, the adoption of the Latin alphabet in 1928. This contributed not only to the occultation of the minor literatures of Ottoman Turkey, but also to that of women’s and popular literatures as well as of the Turkish Ottoman progressive tradition.

Keywords: literary historiography, Ottoman Turkish literature, Armeno-Turkish literature, Karamanli literature, minor literature, Turkish alphabet reform.

Tanzimat'tan Harf Devrimi'ne Kadar Türk Edebiyatı Tarihi Hakkında Notlar

Özet: Türk edebiyat tarihçiliğinde, 1923'te, Kurtuluş Savaşı sonrasında geçerli olan "Türklük" tanımı kabul edilmiş görünüyor. Bu tanıma göre ülkenin sınırları içinde yaşayan her Müslüman, etnik kökenine ve ana diline bakılmadan, Türk olarak kabul edilmekte. Bu tanım geriye dönük olarak çok kültürlü Osmanlı Türk edebiyat dünyasına dayatılmıştır. Sonuç olarak Türkçe yazan gayrimüslim yazarlar edebiyat tarihinden dışlanmışlardır. Oysa bu makalenin ilk bölümünde vurgulandığı gibi, Tanzimat sonrası dönemde Türk Müslüman aydınları ile Türkçe konuşan gayrimüslim aydınlar arasında birçok alışveriş gerçekleşmiştir. Osmanlı bağlamında minör edebiyat konusuna değinen ikinci bölüm, Osmanlı Türk edebiyat dünyasıyla diyalog içinde bulunan Ermeni harfli, Karamanlıca, İbrani harfli ve Süryani harfli Türkçe edebiyatları sunuyor. Osmanlı alfabesiyle yazan gayrimüslim yazarların da edebiyat tarihlerinde büyük ölçüde zikredilmediğine dikkat çeken makalenin üçüncü bölümünde 1928'deki harf devriminin etkisi tartışılıyor. Bu devrim, hem minör edebiyatların, hem de ilk kadın yazarların, popüler edebiyatın ve Osmanlı ilerici geleneğinin unutulmasına neden oldu.

Anahtar sözcükler: edebiyat tarihçiliği, Osmanlı Türk edebiyatı, Ermeni harfli Türkçe edebiyat, Karamanlı edebiyat, minör edebiyat, harf devrimi.